DIACRITIK
— LE MAGAZINE QUI MET L'ACCENT SUR LA CULTURE —

Christian Rosset / 9 septembre 2026 / Livres, Poésie, Terrain vague

Terrain vague *(79)* – Romans, poésie, tango, images



Photo © Christian Rosset



Avec Piazzolla d'Alberto Speratti (1969) que les Éditions Allia ont eu la bonne idée de publier, est, comme son titre l'indique, un livre composé, ou plutôt vécu dans sa composition « avec » celui dont est esquissée, avec beaucoup de documentation et de précision, une biographie très fouillée, débordant de surprises, mais incomplète (puisque son sujet a vécu encore vingt-trois ans après parution aux éditions Galerna à Buenos Aires), entremêlée de réflexions intéressantes. Traduit de l'espagnol par Maxime Bisson, richement illustré, *Avec Piazzolla* est un portrait du musicien, comme de sa musique – son auteur étant allé directement à la source, passant du temps, beaucoup de temps, à écouter la parole de ce grand bandonéoniste qui fut un compositeur de premier plan et, comme nul ne l'ignore, un rénovateur du tango.

Avant de le rencontrer, Alberto Speratti se figurait qu'Astor Piazzolla était « un homme inaccessible, peu sympathique, tourmenté et solitaire. » Et il est vrai que l'homme dont il recueille les propos, ayant pratiqué dans l'enfance la boxe et les quatre cents coups, n'a pas peur de se montrer colérique (il lui est même arrivé d'en venir aux mains, comme lors de « sa polémique télévisée avec le chanteur Jorge Vidal »), surtout quand il affirme son credo musical. « Tout est question de sincérité, dit-il ; je suis quelqu'un de très spontané, de très franc. » [*En aparté.* Il va jusqu'à dire qu'Igor Stravinsky « a connu un terrible déclin après *Le Sacre du printemps* ; en voulant être à la page, il a cessé d'être lui-même. Et pour moi, il est mort. » On peut ne pas être d'accord avec lui, ce qui est mon cas ; dommage que son intervieweur n'ait eu l'idée de l'interroger sur l'admirable *Tango* (1940) de Stravinsky.]



1

LES mythes répondent aux besoins des groupes constitutifs d'une société. Le Portègne d'aujourd'hui semble avoir trouvé – dans le tango – une voie toute tracée pour occulter sa réalité en redécouvrant son passé musical, avec une attention focalisée sur une époque considérée par les optimistes comme un "âge d'or", à savoir les années 1940. Il y a de cela dix ans, ces adultes en conflit avec la réalité étaient des adolescents en proie à un grand tumulte, dont les attentes furent comblées par Astor Piazzolla, ce rénovateur hardi, ce révolutionnaire malgré lui.

Au sujet de Piazzolla, il faut parler sans ambages. Les limites du *j'aime* ou *je n'aime pas* ne sauraient suffire à l'évaluer, non seulement en raison de l'importance de son legs, mais aussi parce qu'il a mis dans l'embarras un marché juteux, soucieux de perpétuer des formes musicales anachroniques. Dans la mesure où il échappe délibérément à toute définition critique, peut-être que le juger revient, aujourd'hui encore, à prendre son parti ou à le condamner, alors que Piazzolla est quasi devenu un bien de consommation acceptable, que son nom n'est plus synonyme de menaçante rébellion, qu'il n'a plus besoin de clarifier son positionnement politique.

Mais Piazzolla appartient à Buenos Aires. Il en est l'un des mythes. Or, Buenos Aires est une ville satisfaite d'elle-même, qui fait preuve de mansuétude dans son autocritique. Voici quelques mois, dans un programme télévisé, l'un des plus célèbres disc-jockeys du pays s'est fait le relais d'un lieu commun parmi les plus répandus au sujet de Piazzolla : "Le tango est en

Avec Piazzolla, pages 8-9 © Éditions Allia.

Reprenons notre lecture : « Dans ce pays [l'Argentine], il est courant que les artistes aient peur de dire la vérité, et ils ne se rendent pas compte qu'ainsi, ils atrophient l'un des pans les plus fécond de l'esprit critique. » Bien entendu, l'identité argentine est au premier plan de ces échanges avec un musicien qui pourtant, et à plusieurs reprises, a vécu loin de son pays natal, aux États-Unis principalement – « À dix ans, il trimballait ses propres expériences, ses premiers amis, ses aventures, une mère besogneuse, un père farceur, exalté, dominateur, inflexible. À cette époque, le petit répondait en anglais lorsqu'on lui parlait en espagnol, et consentait tout au plus à se dire italien, mais jamais argentin, par peur d'être confondu avec un portoricain » –, même si l'on ne mettra pas de côté sa virée européenne pour étudier avec la redoutable Nadia Boulanger, avec qui tout ne fut pas facile, mais qui aura eu un fort impact sur sa décision de devenir ce qu'il est : un compositeur, à la fois savant (ô combien) et sachant accrocher l'écoute profane par un remarquable « mix » d'audace et de tradition, ne rejetant pas le côté « sentimental » du tango, tout en explorant des trames harmoniques parfois novatrices, ce qui fait que Piazzolla fut, et reste toujours, cher, tant aux musiciens les plus exigeants qu'aux auditeurs les plus ingénus, danseurs de tango ravis que leurs oreilles et leur corps se frottent à de telles ondes sonores, vivantes, mordantes, même si elles peuvent inciter à la rêverie mélancolique.

Dans le tout dernier paragraphe de son livre, Alberto Speratti écrit qu'il « pressent [qu'il] n'atteindra son but que si, une fois la dernière page tournée, le lecteur (la lectrice) se dirige vers sa platine pour y mettre un disque d'Astor Piazzolla et l'écouter ». Et c'est bien ce que j'ai fait, me remémorant mon premier vinyle acquis quand j'étais jeune étudiant. Son titre était (en pressage français) *Musique contemporaine d'Argentine*, ce qui n'avait pu que m'enchanter (c'était au temps où cette expression « musique contemporaine » était encore valorisée). Je l'écoute, avant de passer à *Libertango*, que Jacques Rivette a utilisé dans son film Le Pont du Nord ; et enfin cette merveille absolue qu'est *Tristeza de un Doble A*, dans une version « live » proposant un long solo de bandonéon, exemple parfait d'improvisation aussi libre que composée.

[*En aparté.* Seul livre acheté (pour 7€) en librairie à Tréguier, au milieu de cet été d'immobilisation forcée : *Anecdotes*d'Heinrich von Kleist, lui aussi chez Allia, traduction et postface remarquables de Régis Quatresous. Dégusté très lentement sur plusieurs semaines, ce fut un baume particulièrement bienvenu. Il convenait d'autant plus de le signaler que cet ouvrage avait échappé à ma vigilance, lors de sa sortie, il y a tout juste un an.]

